

## I. « JE PARS »

Sur le seuil, dans l'entrée, elle avait dit, « Je pars ». Comme elle aurait dit, « Je sors acheter du pain ». Elle avait parlé à voix basse, pour ne pas être entendue. Elle avait prononcé les mots tout de même, du bout des lèvres. Dans un souffle. Il était très tôt. Les autres dormaient encore.

Pauline Orbus quittait Lyon en silence, sans saluer ses camarades. Elle ne les avait pas prévenus. Ils découvriraient son absence au fil de la journée. Peut-être le lendemain. Il n'y aurait pas de larmes. Et si jamais, elle ne le saurait pas. Elle ne voulait pas savoir. Ils l'auraient jugée trop vite et peut-être condamnée. Ils n'auraient pas compris.

Pauline avait réfléchi au message qu'elle enverrait plus

tard par texto. Elle l'avait écrit et enregistré dans son bloc-notes. Le plus simple possible. Ce n'était pas une fuite, ni une dérobade. Elle ne dirait presque rien. « Merci et bonne chance à tous ».

Au dernier moment, elle s'était encombrée de la corvée de poubelles pour charger ses mains et ses bras. Une astuce délicate afin d'éviter les étreintes si on l'avait surprise avec son sac à dos sur les épaules. Elle n'aurait pas pu mentir. Elle n'avait pas le temps. Partir d'abord. On s'expliquerait après. Ça ne changerait rien.

Elle ne les reverrait pas. Elle n'en avait pas envie. Elle ne les détestait pas. Elle voulait juste s'en éloigner. Disparaître d'un coup. S'évanouir.

Pauline portait son manteau d'hiver. Une armure en drap de laine. Une longue écharpe bleu marine englu-tissait son cou et la moitié de ses joues. De sorte qu'elle paraissait déjà hors de portée avant d'avoir franchi la porte d'entrée de l'appartement.

Malgré toutes ces précautions, Pauline craignait de passer pour une lâcheuse. Une gamine qui manquait de cran et de volonté. Certains pensaient qu'elle n'était pas prête. Qu'elle ne le serait jamais. Trop menue. Trop réservée, trop polie. Pas assez endurcie. Parce que devenir comédienne impose des sacrifices. Il faut encaisser les coups. Ne pas avoir peur. Se faire mal, sans pleurer, sans réclamer. Dans sa chambre, retenir ses larmes. Et sur le plateau, tout lâcher au moment attendu.

Pauline estimait avoir payé son dû. Pas moins qu'un autre. Elle avait joué, dansé, chanté. Elle avait répété les exercices. Elle avait fait de son mieux. Elle avait perdu le modelé de l'enfance. Les lignes étaient plus tendues. Les muscles longs, fins, nerveux. Elle avait coupé sa frange, raccourci ses cheveux.

Jusqu'à cette certitude, un soir. Elle ne remettrait pas les pieds dans ce vaste et misérable appartement. Cette colocation aux allures de roulotte branlante et cabossée. Elle avait dit « Je pars » mais elle avait pensé « Je rentre ». Pauline était pressée de retrouver sa ville, sa rue, sa maison, sa chambre, son lit. Tout ce qui appartenait déjà à son passé mais qui faisait encore partie d'elle. Elle avait envie de s'étendre. S'étirer. Écarter grand les bras sans risquer de heurter un autre corps. Traîner sous la douche. Paresser sous la couette. Abandonner sa tasse sur la table de chevet.

Elle avait refermé la porte sans faire claquer le pêne. Elle s'évadait. Dans l'escalier, elle n'avait pas couru. Elle avait résisté à l'affolement. Ne pas dévaler. Ne pas faire craquer le vieux bois des marches sous ses semelles de caoutchouc. Sa fierté, son petit courage en forme de bravade. Jusqu'au bout, elle prenait le risque de croiser un revers du destin. Un accident qui la fit trébucher et qui remît tout en cause.

Son sac n'était pas beaucoup plus lourd qu'à son arrivée à Lyon. Elle n'avait pas amassé grand-chose. Elle avait

égaré des livres qu'elle avait prêtés et qui n'étaient pas revenus. Quelques habits aussi. Elle avait emporté un petit galet qu'elle avait trouvé dans sa chambre, sur le rebord de la fenêtre, quand elle s'était installée le premier jour. Enfin, elle avait franchi la porte de l'immeuble. Elle partait.

Dix mois plus tôt, elle avait quitté Karl, son père. Camouflée déjà, pour mieux recouvrir ses frissons. Sans tapage. Ni colère, ni révolte. Après le lycée, elle avait réalisé qu'elle était débarrassée de cette anxiété qui paralyse le désir du départ. En plein été, elle avait résolu de s'aventurer.

Il n'y aurait pas d'autres écoles, pas d'autres examens, pas de diplômes. Elle s'éloignait pour vivre une expérience radicale. Rejoindre une bande de comédiens, à l'autre bout du pays. Elle espérait le sublime, à un âge où l'ambition vient du cœur. Alors, elle avait eu le sentiment de se séparer de son enfance.

Karl avait encaissé la nouvelle. Un matin, avant de partir au travail. Il avait dû s'asseoir un instant. Il avait manqué de souffle. Presque un malaise. Un goût de sang dans la bouche. La sueur glacée. Il serait en retard à la boutique. Un préambule au désordre. Il en voulait à Pauline d'avoir grandi. Il s'en voulait plus encore d'avoir vieilli, de ne plus savoir la retenir. Karl restait avec la peur pitoyable des vieux qui se retrouvent seuls. La main et les yeux dans le vide.

Il aurait pu recommander la patience à Pauline. La prudence. Assurer les arrières, au cas où. Ce que disent tous les parents lorsque leur enfant se précipite et qu'il risque de perdre l'équilibre. Mais Karl avait retenu ses mots. Il se sentait empêché. Depuis tout ce temps, il ne savait toujours pas comment s'y prendre. Il avait élevé sa fille avec si peu de règlements, de leçons, d'avertissements. Pauline était une enfant « facile à vivre » comme on dit. Elle apprenait tout ce qu'elle voulait. Première de sa classe. Elle était sage. Elle avait poussé comme une fleur des champs.

Karl lui avait transmis l'habileté, les techniques, toute l'ingéniosité de son artisanat. Pauline, la fille du cordonnier, nouait ses lacets à deux ans. Elle s'amusait à trier les rivets et les œillets à la boutique. Elle nommait la mailloche, la langue de chat, le formoir, le fer d'emboîtement. Elle reconnaissait les peaux de buffle, de crocodile, de requin et d'autruche. Elle ne craignait ni la presse à souder, ni la machine à coudre. Elle s'amusait des protubérances étranges qui tentaient de s'arracher de la planche à colle. Elle mettait en scène ses personnages miniatures, petits sorciers et grands mages, au milieu des concrétions aux reflets de nacre. Le mercredi après-midi, Pauline jouait en silence dans le bruit des machines. Elle trouvait les mots ailleurs, chez les autres. Avec ses amies, à l'école. Dans les livres, les chansons. Les histoires qu'elle inventait.

Elle avait découvert le théâtre au collège, à l'âge où l'on récite sur une estrade des passages du *Médecin malgré lui*. Elle jouait Sganarelle, Martine, Valère, Géronte. Homme, femme, jeune, vieux, peu lui importait. Pourvu qu'elle jouât. Le soir, Karl lui donnait la réplique du mieux qu'il pouvait. Appliqué dans la lecture mais incapable de livrer la moindre intention, pas le plus petit sentiment qui vînt du cœur.

Pauline s'amusait de ses maladresses. Elle le reprenait, sans impatience. Elle lui disait qu'il fallait y croire. Ne pas avoir peur d'être triste ou d'être heureux. Devant lui, elle jouait tous les émois, les états d'âme. Ça le mettait mal à l'aise. La voix se transformait. Pauline prenait des allures de dame.

Après quelques mois, Karl avait trouvé un cours de théâtre, à la Maison des associations, à quelques rues de la maison. Alors, Pauline ne venait plus à la boutique le mercredi. Karl continuait de l'écouter, le soir, sans avoir à donner la réplique. Il assistait à tous les spectacles.

Pauline grandissait bien. Elle était belle. Elle semblait heureuse. Karl, spectateur au balcon, se sentait si peu responsable du bonheur de sa fille. Il jalousait parfois ses élans, ses passions, ses amitiés. Il lui arrivait de penser au jour où Pauline le quitterait. Il y pensait comme à un grand malheur. Et puis, le malheur était venu.

Les premiers temps, à Lyon, Pauline avait ressenti la cohérence de sa décision. L'euphorie de l'aventure, les

ivresses, les plaisirs avaient tout emporté. Très vite, il y avait eu un spectacle. Pauline avait pris le train en marche mais elle avait trouvé sa place. Plusieurs représentations au Théâtre de l'Uchronie, rue de Marseille. Un petit succès. Quelques articles et des photos dans la presse locale. Un bel espoir à couvrir, à entretenir à force de travail.

Quand l'un flanchait, l'autre était là. Le peu partagé entre tous pour se tenir debout, boire et manger, se réchauffer, s'abriter. Tout était bon. Les lectures dans les festivals, les bibliothèques, les figurations dans les films, les animations dans les écoles, les petits boulots dans les bars, les restaurants. Et la vie aurait pu s'écouler longtemps ainsi jusqu'au succès, la reconnaissance, les grandes salles pleines, les tournées.

Mais dans ce grand appartement troublé par les privations et les petites médiocrités, les premiers chagrins étaient apparus, doucement. Les engourdissements et les lâchetés des matins trop froids et trop humides se prolongeaient parfois jusqu'à la nuit. La mauvaise paresse. Les corps agités de frissons, recroquevillés, incapables. Ce que c'est d'avoir faim, de manquer vraiment, quand l'estomac se tord, quand les jambes se dérobent.

Pauline était arrivée la dernière. Elle était la plus jeune aussi. Exaltée. Sa fringale de théâtre passait pour de l'orgueil. Et se distinguer, c'était s'exclure. Rivaliser plutôt que coopérer. La règle non écrite, c'était qu'il fallait manger quand les autres mangeaient. Dormir quand les

autres dormaient. Boire et ne pas boire, fumer et ne pas fumer, aimer et ne pas aimer, comme les autres. Avec les autres. L'accord était puissant. Un seul corps, une seule tête, un seul cœur.

Pauline cherchait la fraternité, plus que l'alliance. Un sentiment plus fort encore que le théâtre, les textes, les émotions du plateau. Pauline avait besoin de la chaleur des bras. L'amour des siens. Ces amitiés de l'adolescence dont elle avait été sevrée trop brutalement. Elle réalisa qu'elle n'était pas heureuse à Lyon.

Elle avait dû se résoudre à faire un pas en arrière. Ce n'était pas un abandon. Ni du découragement. Pas un échec non plus. Juste admettre qu'il était trop tôt pour supporter cet inconfort, cette fragilité de l'existence. Pauline se sentait vulnérable. Et puis, les autres semblaient animés d'une énergie différente. Ils ne craignaient pas la liberté. Pauline admit à cet instant qu'elle avait besoin d'un châssis. Un horaire qui la poussât hors du lit le matin. Une sonnerie de réveil au petit jour. Un calendrier répété. Des contraintes épuisantes pour l'aider à s'endormir le soir.

Elle avait envoyé un texto à son père, pour le prévenir de son retour. Il n'avait pas répondu. Il était à la boutique, devant son établi. Il avait hésité et puis il avait craint d'être maladroit et de freiner, d'un seul mot déplacé, l'élan qui ramenait Pauline à lui. Paraître trop nerveux, trop impatient.



Malgré ce silence, Pauline ne doutait pas de la réaction de Karl. La maison demeurait une escale sûre. Elle y trouverait la consolation dont elle avait besoin. Elle se hâtait vers la Part-Dieu, le pas léger, abandonnant peu à peu les tourments de la culpabilité.

Dans le train, comme elle somnolait, elle revint sans efforts à des souvenirs agréables. Un séjour à Amsterdam deux ans plus tôt, avec Karl. Leur dernier voyage ensemble. Une excursion de quelques jours.

À la sortie d'Amsterdam Centraal, ils avaient pris un tramway pour rejoindre Frederiksplein. Une chambre louée, à dix minutes de la place Rembrandt. Ils avaient franchi des ponts, longé des canaux. Un paysage en spirale. Comme un tour en manège. Pauline était comblée de ce dépaysement, au milieu d'inconnus chez qui elle s'efforçait de deviner des mœurs particulières.

Le père et la fille marchaient beaucoup. Karl rageait sans lâcher son plan et sans jamais ralentir. Pauline acceptait volontiers de se perdre et de tourner en rond. Elle aimait ces égarements, en particulier lorsqu'elle devenait, avec quelques minutes de retard, qu'elle venait de frôler son objectif sans parvenir à l'atteindre, à cause d'un méandre inattendu qui l'entraînait ailleurs. L'absence totale de repères renforçait cette euphorie des errements. La nuit finissait d'effacer les indices. Ils observaient, avec l'exaltation contenue du voyeur, le spectacle des Amstellodamois, dans la chaleur de leurs intérieurs.

Comment ils dînaient, lisaient, discutaient, derrière les fenêtres larges et hautes, dépouillées du moindre voilage, sans fausse vertu.

À force d'aller nulle part, Pauline n'avait d'autre choix que de se promener en elle-même, faire l'inventaire des chemins déjà parcourus, ceux qu'elle évitait et les destinations à imaginer. Au début, le décor d'Amsterdam offrait une infinité de possibilités dans un espace restreint, en permanence ouvert sur des éblouissements et des embuscades. Mais l'étourdissement ne dure pas. Les balises s'incrument vite dans le paysage.

Tant de fois, chez elle, dans sa ville, Pauline avait marché, longtemps, sans s'éloigner jamais. Ce sentiment pénible de n'arriver nulle part. Se sentir loin de tout. À Lyon encore, elle avait fait l'expérience de ces repères inamovibles. Cette mollesse du cœur et de l'esprit qui nous oblige à emprunter les mêmes rues, chaque matin et chaque soir et qui nous renvoie à la fin au vide de l'existence.

À Amsterdam, le matin, Pauline et Karl prenaient leur petit-déjeuner au Café Van Leeuwen, à l'angle d'Utrechtsestraat et du canal Keizersgracht. La serveuse était belle, souriante. Pauline était troublée par cet entrain, cette santé insolente. L'épaisseur et le brillant soyeux de ses cheveux blonds, la blancheur des dents fortes et parfaitement alignées, le rose des joues, l'éclat du regard, les yeux vert pomme. Et cette énergie dans les

gestes et l'allure. Il manquait un bouton à la chemise. Avec naturel, la jeune femme assumait cette indiscretion qui laissait paraître le galbe de ses seins nus, fermes et ronds.

Dans le train, à mesure qu'elle s'éloignait de Lyon, Pauline se rappelait encore le canal, bordé par ces maisons sages. Attirée par ce miroitement glacial, elle avait plongé sa main dans l'eau vive et n'avait recueilli que quelques gouttes. Une leçon de Giono, apprise au lycée : « Vois la vie, comme de l'eau. Mollis le creux de ta main si tu veux la garder. Serre les poings et tu la perdras. » Mollir la main. L'assouplir et le reste suivra peut-être. Ce matin-là, à Amsterdam, Pauline Orbus envisagea le reste de sa vie avec plus d'exaltation que jamais auparavant. Prête à se perdre encore davantage.

Pauline changea de train à Saint-Lazare. Et le ciel virait au gris instinctivement à mesure qu'elle se rapprochait de la Normandie. À Rouen, en sortant de la gare, elle traversa la place Bernard-Tissot aussi vite que possible. Il était trop tôt pour croiser l'un ou l'autre. Elle n'avait pas achevé son évasion.

Pauline avait écrit à son père. « Je serai là en fin d'après-midi. » Et Karl attendait. Il avait fermé la boutique plus tôt, exceptionnellement. Il s'était installé sur la minuscule terrasse en béton qui ne pouvait pas accueillir plus de quatre personnes autour d'une table ronde de bistro. Il regardait le portail étroit. Le chat s'était couché à ses pieds.